

comprenez pas ! Quant à me retirer de l'affaire, jamais ! Du reste j'y ai beaucoup d'argent engagé.

— Eh ! perdez-le votre argent ! Madame Desvarences vous le rendra. Mais au moins sauvez votre nom !

— Ah ! vous voyez bien que vous êtes de connivence avec elle ! reprit avec éclat le prince. Ne me dites plus un mot, je ne vous crois pas ! Je vais de ce pas au *Crédit Universel*. Je parlerai à Herzog, et nous prendrons des mesures pour poursuivre les journaux qui répandent ces bruits calomnieux.

Cayrol vit que rien ne convaincrail Panine. Il espéra qu'un entretien avec Herzog pourrait peut être l'éclairer. Il s'en rapporta au hasard, puisque la raison était impuissante, et il redescendit chez la patronne.

Serge se fit conduire au *Crédit Universel*. C'était le premier jour de l'installation de la société dans son superbe immeuble. Herzog avait bien fait les choses. Les bureaux devaient donner aux souscripteurs une grande idée de l'affaire. Comment ne pas avoir confiance en voyant les hauts appartements aux corniches dorées, les meubles de cuir larges et confortables, les grandes glaces entourées de volours ? Comment refuser son argent à des spéculateurs assez riches pour couvrir leurs planchers avec des tapis dans la laine moelleuse desquels on entraînait jusqu'aux chevilles ? Le moyen de douter du résultat d'une spéculation, en parlant à des garçons de bureaux vêtus d'habits de drap bleu à passepoils rouges, avec des boutons au chiffre de la société, et qui prenaient vis-à-vis du public des airs de hautaine condescendance ? Tout présageait le succès. Il était dans l'air. On entendait, derrière un grillage, le caissier remuer des flots d'or dans une énorme caisse de fer qui tenait tout le fond de son cabinet. Les gens qui avaient mis le *Crédit Universel* sur un pareil pied étaient bien puissants, ou bien hardis.

Serge entra comme chez lui, le chapeau sur la tête, passant au travers d'une foule de petits souscripteurs venus pleins d'inquiétude après avoir lu les récits des journaux et partant pleins de confiance après avoir admiré le superbe étalage des richesses mobilières de la société. Le prince gagna le cabinet d'Herzog. Au moment d'ouvrir la porte, deux voix animées frappèrent son oreille. Le financier discutait avec un de ses administrateurs. Panine écouta.

— La spéculation est admirable et sûre, disait Herzog. Les actions ont baissé, je le sais bien, puisque c'est parce que j'ai cessé de les soutenir. Je donne des ordres à Londres, à Vienne, à Berlin, et nous achetons tout ce qu'on nous offre. Je fais monter les titres et nous réalisons un gain énorme. C'est d'une simplicité admirable.

— Mais c'est d'une délicatesse douteuse, répondait l'autre voix.

— Pourquoi donc ? Je me défends comme on m'attaque. La grande banque écrase mes valeurs, je les achète, et je fais boire un bouillon à mes adversaires : n'est-ce pas juste et légitime ?

Panine respira fortement ; il était rassuré. La baisse était causée par Herzog : il venait de le dire. Il n'y avait donc rien à craindre. L'habile financier se préparait à jouer au monde de la Bourse un de ces tours dans lesquels il était passé maître, et le *Crédit Universel* allait rebondir plus brillant sur le tremplin de la spéculation.

Serge entra.

— Eh ! tenez ! voici le prince Panine, s'écria joyeusement Herzog. Demandez-lui ce qu'il pense de la situation : je le fais juge du cas.

— Je ne veux rien savoir, dit Serge ; j'ai pleine confiance en vous, cher directeur ; nos affaires prospéreront dans vos mains, j'en suis bien sûr. Du reste, je connais les manœuvres de nos concurrents, et je trouve tous les moyens financiers excellents pour leur répondre.

— Ah ! que vous disais-je ? s'écria Herzog en s'adressant à son interlocuteur avec un accent de triomphe. Laissez-moi faire et vous verrez. D'ailleurs je ne vous retiendrez pas de force, ajouta-t-il durement. Vous êtes libre de nous abandonner, s'il vous plaît.

L'autre, alors, se mit à protester de la sincérité de ses scrupules. Il déclara que ce qu'il avait dit, c'était pour le mieux des intérêts de tous. Il ne songeait point à quitter la société, bien au contraire. On pouvait faire fonds sur lui. Il connaissait trop l'expérience et l'habileté d'Herzog pour séparer sa fortune de la sienne.

Et, ayant serré les mains du financier, il prit congé.

— Ah ah ! qu'est ce que toutes ces criailleries dans les journaux ? dit Serge, quand il se trouva seul avec Herzog — Savez-vous que les articles publiés sont très perfides ?

— D'autant plus perfides qu'ils reposent sur une base vraie, ajouta le financier froidement.

— Qu'est ce que vous dites ? s'écria Serge en proie au plus grand trouble.

— La vérité. Croyez-vous pas que je vais vous débiter des bourdes, à vous, comme à cet imbécile qui sort d'ici ? Le *Crédit Universel*, à l'heure présente, a du plomb dans l'aile. Mais, patience ! il m'est venu une idée, et avant quinze jours les actions auront doublé de valeur. J'ai dans les mains une affaire magnifique qui va tuer la compagnie du gaz. Il s'agit d'un éclairage par le magnésium. C'est foudroyant comme résultat ! Je fais publier dans les journaux de Londres et de Bruxelles des articles à sensation, dévoilant les secrets de la nouvelle invention. Les actions du gaz baissent dans de fortes proportions. Je suis acheteur, et quand je suis maître de la valeur, je fais annoncer que le procédé va être vendu à la compagnie menacée. Les actions remontent alors par un mouvement de bascule très simple et inmanquable. Je réalise, et nous nous trouvons à la tête d'un bénéfice énorme que nous employons à soutenir le *Crédit Universel*. L'affaire repart, et le résultat est immense.

— Mais pour faire une spéculation si formidable, les agents étrangers vont demander des couvertures.

— Je les leur offrirai. J'ai ici, dans la caisse, pour dix millions de titres du *Crédit Européen* qui appartiennent à Cayrol. Nous en donnons décharge, sur notre responsabilité, au caissier. La spéculation dure trois jours. Elle est sûre. Les fonds ne sont même pas engagés. Et le résultat acquis, nous faisons rentrer les titres et nous reprenons notre reçu.

— Mais, dit Serge, songeur, est ce que c'est régulier ce mouvement de titres qui ne nous appartiennent pas ?

— C'est un virement, dit Herzog avec simplicité. Du reste, ne perdez pas de vue que nous avons affaire à Cayrol, c'est-à-dire à un associé...

— Si nous le prévenions ? insista le prince.

— Non pas ! Diable ! il faudrait lui expliquer l'opération et il voudrait en être. Il a du nez ; il ne s'y tromperait pas, il la trouverait bonne. Tenez !... Signez-moi ça et n'ayez pas d'inquiétudes. Les brebis seront rentrées au bercail avant que le berger soit venu les compter.

Un pressentiment sinistre traversa l'esprit de Serge. Il eut peur. A ce moment où sa destinée se décidait, il hésitait à s'engager plus loin dans la voie où il marchait depuis trop longtemps déjà. Il resta debout, muet, indécis, roulant dans sa tête des idées confuses. Une chaleur insupportable lui monta au cerveau. Ses tempes battirent, et des bourdonnements lui emplirent les oreilles. Mais la pensée de renoncer à sa liberté, de retomber sous la tutelle de madame Desvarences le cingla comme un coup de fouet, et il rougit d'avoir hésité.

Herzog le regardait, et, souriant d'un air contraint, il dit :

— Vous pouvez renoncer à l'affaire, vous aussi. Si je vous y fais votre part, c'est parce que vous êtes lié étroitement à moi. Mais je ne tiens pas du tout à couper la poire en deux. N'espérez pas que je vous supplie de bien vouloir tenter l'aventure ! A votre guise ?

Serge prit vivement le papier et, l'ayant signé, le tendit au financier.

— C'est bien ! dit Herzog, je pars ce soir. Je ne serai absent que trois jours. Suivez le mouvement des fonds. Vous verrez le résultat de mes calculs.

Et serrant la main du prince, Herzog entra à la caisse prendre les titres et déposer le reçu.